

**JACK VANCE**  
**PLANÈTE GÉANTE**  
**L'INTÉGRALE**

Romans publiés sous la direction de Pierre-Paul Durastanti

Si vous voulez être tenu au courant de nos publications, écrire  
aux auteurs, illustrateurs, ou recevoir un  
bon de commande complet, deux adresses :

**Le Béliat'**  
**50 rue du Clos**  
**77670 Saint Mammès**  
**France**

ou

**[www.belial.fr](http://www.belial.fr)**

Titres originaux :  
*Big Planet*  
*Showboat world*

© 1951 & 1975, Jack Vance

© 2008, le Béliat', pour la présente édition

Toutes les traductions ont été revues  
par Pierre-Paul Durastanti pour la présente édition

Illustration de couverture :  
© 2008, Nicolas Fructus

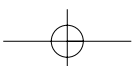
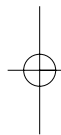
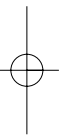
Carte :  
© 2003, Philippe Gady

Les éditions du Béliat', malgré leurs recherches, n'ont pu retrouver la trace de  
M<sup>me</sup> Françoise Serph ou de ses ayants droit. Les droits d'auteur pour la tra-  
duction des *Baladins de la Planète Géante* qui lui ou leur sont dus sont tenus  
à leur disposition.

# SOMMAIRE



<b>LA PLANÈTE GÉANTE .....</b>	<b>7</b>
<b>LES BALADINS DE LA PLANÈTE GÉANTE ...</b>	<b>195</b>



## AVANT-PROPOS

Ce fort volume des éditions du Béalial' est un événement, puisqu'il inclut la première traduction française de la version *intégrale* de **La Planète Géante**, un classique de son auteur et de la S.-F. Un peu d'archéologie littéraire s'impose...

1951. Jack Vance publie « Big planet » dans le magazine *Startling Stories*. 1957. L'éditeur new-yorkais Avalon donne en volume le même roman. Le même... ou presque, et il y a un monde dans ce « presque ». Le livre a été raccourci (d'un bon quart) en une pratique banale à l'époque pour des motifs économiques, mais surtout édulcoré : le moindre soupçon de violence, de sexe, voire d'immoralité, est passé à la trappe. Même si ce qui était censé heurter le lecteur d'alors, le jeune lecteur visé par les éditions de poche, du moins, ne choque plus guère aujourd'hui, reste que la version complète montre une œuvre plus adulte.

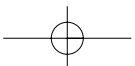
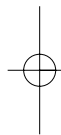
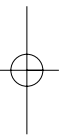
1968. Lorsque **La Planète Géante** paraît en France, aux éditions Opta, il n'existe pas d'encyclopédie spécialisée, de site web, ni de revue critique facile d'accès pour signaler le traitement subi par ce livre. Il est naturel que l'éditeur utilise pour la traduction un des poches courants reprenant le texte donné par Avalon plutôt qu'un vieux *pulp* difficile à obtenir en ce temps d'avant l'Internet. Par défaut, les rééditions ultérieures vont conserver ce même texte tronqué.

1978. L'éditeur californien Underwood-Miller, qui a noué une relation privilégiée avec Vance, sort la version intégrale du roman, enfin. Dès lors, les rééditions anglo-saxonnes s'y conformeront.

Le soussigné a donc revu et complété **La Planète Géante**, dans le respect du travail d'Arlette Roseblum, pour nous la traductrice française de Jack Vance, et révisé **Les Baladins de la Planète Géante**, publié, lui, sans coupures, alors que les mentalités et la stature de l'écrivain avaient évolué.

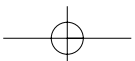
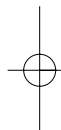
Ces deux œuvres qui en ont inspiré d'autres — dont, de l'aveu même de son auteur, Robert Silverberg, le grand cycle de Majipoor — nous transportent sur un monde toujours aussi chatoyant, mais un peu plus sombre à présent. Gageons que, comme nous, le lecteur trouvera qu'il n'y a rien perdu de son éclat.

Pierre-Paul Durastanti



**LIVRE PREMIER**  
**LA PLANÈTE GÉANTE**

Roman traduit de l'américain par Arlette Rosenblum.  
Traduction revue et complétée par Pierre-Paul Durastanti.



## I

**A**rthur Hidders, avait-il dit se nommer. Il était vêtu à la mode de la Terre et, à part ses cheveux longs et sa moustache en croc, il avait l'apparence d'un vrai Terrien — ce qu'il était, dans un sens. On avait du mal à lui donner un âge ; quant à l'éventail de races qui le composait, il s'agissait d'un secret perdu depuis six cents ans. Il mesurait un mètre soixante-cinq au bas mot ; il était svelte, avec des traits délicats un peu trop rapprochés dans une grosse tête ronde, qui abritait de toute évidence un cerveau supérieur.

Abandonnant sa contemplation de l'espace, il se détourna du hublot pour fixer sur le vieux Pianza un regard d'une ingénuité presque enfantine. « Tout cela est très intéressant... mais n'est-ce pas... futile, ma foi ?

— Futile ? répliqua Pianza avec une grande dignité. Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. »

Hidders eut un geste insouciant, sans prendre la peine de dissimuler l'opinion qu'il avait de Pianza : un homme bourré de bonnes intentions, mais peut-être un peu stupide. « Voilà cinq cents ans que le Central Terrien envoie une commission par génération sur la Planète Géante. Il arrive qu'elle rentre saine et sauve, mais la plupart du temps elle ne revient pas. En tout cas, sa venue ne change rien. Quelques enquêteurs y laissent la vie, on gaspille beaucoup d'argent, ça met à cran — passez-moi l'expression — les habitants de la Planète Géante, et tout continue comme avant, hélas. »

Pianza, qui avait de bonnes intentions mais n'était pas du tout stupide, songea que l'air naïf qu'affichait Hidders s'accordait mal avec le métier de fourreur qu'il prétendait exercer. De fait, se demanda-t-il, comment un fourreur de la Planète Géante, doublé d'un naïf, avait-il pu thésauriser le montant nécessaire à l'achat d'un aller-retour pour la Terre ? « Tout ce

## 12 - JACK VANCE

---

que vous dites est exact, répondit-il avec sérieux, mais les choses tourneront peut-être autrement cette fois-ci. »

Hidders haussa les sourcils, écarta les bras. « Est-ce que la Planète Géante a changé ? Est-ce que le Central Terrien a changé ? »

Pianza jeta un coup d'œil alarmé dans le salon — vide, à l'exception d'une religieuse du Bon Secours assise dans une immobilité de statue, la partie visible de son mince visage blême figée par la méditation. La Planète Géante approchait ; le Bajarnum de Beaujolais ne pouvait être au courant de leur arrivée. Il se laissa aller à commettre une indiscretion.

« Les conditions sont différentes, confia-t-il. Extrêmement différentes. On a dépêché les commissions précédentes afin de, disons, calmer les consciences terriennes. Nous savions que le meurtre, la torture, la terreur régnaient sur la Planète Géante et qu'il fallait agir. » Il esquissa un sourire triste. « Le plus simple, c'était d'envoyer ces commissions d'enquête. Elles rendaient toujours le même rapport : on ne pouvait rien faire que l'Enclave ne fasse déjà... à moins que le Central Terrien ne veuille étendre ses prérogatives et se charger de la Planète Géante dans son ensemble.

— Intéressant, dit l'autre. Vous avez le don d'exposer des idées complexes dans un langage simple. Et maintenant ? »

Pianza, trouvant la louange un peu exagérée, considéra Hidders d'un œil dubitatif. « Désormais, il y a du nouveau sur la Planète Géante : le Bajarnum de Beaujolais.

— Oui, oui... j'ai souvent parcouru ses territoires.

— Eh bien, sur la Planète Géante, il existe sans doute des centaines de souverains qui ne sont pas moins cruels, arrogants, despotiques... mais le Bajarnum, comme vous le savez sûrement, étend son empire, le champ de ses activités, et pas seulement sur la Planète Géante.

— Ah ! Ainsi vous venez enquêter sur Charley Lysidder, le Bajarnum de Beaujolais.

— Oui, si on veut. Et cette fois, nous avons tout pouvoir pour agir.

— S'il a vent de vos projets, il risque fort de réagir avec rancœur, voire avec violence.

— Nous en sommes bien conscients », bredouilla Pianza, qui regrettait désormais d'avoir accepté la discussion. « Mais je gage qu'il ne les découvrira qu'une fois que nous serons prêts.

— Vous avez peut-être raison, dit Hidders d'un air grave. Espérons-le. »

Un homme de taille moyenne, au teint basané, entra dans le salon. Ses muscles affleuraient sous la peau ; sa démarche était vive, ses mouvements économes et précis. Il s'agissait de Claude Glystra, le président de la commission.

Il inspecta prestement la pièce de son regard bleu glace, un regard dur, inquisiteur, presque soupçonneux, puis il rejoignit Hidders et Pianza près du hublot, et désigna un flamboyant soleil jaune tout proche. « Voici Phèdre. Nous arriverons sur la Planète Géante dans quelques heures. »

Un gong retentit. « Le déjeuner », dit Pianza, qui se leva, délivré. Même si, à bord du vaisseau, leur mission n'était un secret pour personne, il s'était montré trop explicite dans sa conversation avec Hidders. Oublier le sujet le soulageait.

Glystra se dirigea le premier vers la porte du salon et s'effaça sur le seuil pour laisser passer la Sœur du Bon Secours, qui le précéda dans une envolée d'étoffe noire.

« Bizarre créature », marmonna Pianza.

Glystra rit. « Il n'y a que des gens bizarres sur la Planète Géante ; c'est pourquoi ils y sont. Si elle veut les convertir à sa bizarrerie personnelle, libre à elle. »

Hidders hocha la tête avec enthousiasme. « La Planète Géante connaît la démocratie idéale, hein, M. Glystra ? »

Pianza guetta la réponse ; si quelqu'un avait son franc-parler, c'était bien Glystra. L'autre ne déçut pas son attente.

« Une parfaite anarchie, M. Hidders. »

En silence, ils descendirent l'escalier en spirale conduisant à la salle à manger où ils prirent place. Un par un, les autres membres de la commission entrèrent : tout d'abord Cloyville, massif, bruyant, épanoui ; puis Ketch, sombre, taciturne, le visage fermé, tel l'« Avant » d'une publicité pour un laxatif. Vint ensuite Steve Bishop, le cadet du groupe, avec une tête de mouton, la peau lisse d'un phoque, un cerveau bourré d'érudition et une tendance à l'hypocondrie. Il satisfaisait aux besoins du premier grâce à une bibliothèque portative sur microfilms et à ceux de la seconde avec sa petite pharmacie de campagne. Enfin parut Darrot, les cheveux couleur carotte, le port droit et militaire, les lèvres serrées comme s'il se retenait d'exploser de colère.

Le repas, calme, parut alourdi par une tension qui persista et s'accrut au cours de l'après-midi, à mesure que la Planète Géante grandissait dans le champ de vision. Ses horizons s'enflèrent, masquant Phèdre, et le vaisseau spatial pénétra dans l'ombre de la face nocturne.

## 14 - JACK VANCE

---

Il se produisit un choc, une embardée, un net changement de direction. Glystra se détourna vivement du hublot tandis que la lumière vacillait, s'éteignait, revenait, affaiblie, puis il remonta en courant la spirale de l'escalier vers le pont. Sur le palier supérieur se tenait un homme trapu portant l'uniforme du bord : Abbigens, le radio et commissaire du navire. Ses longs cheveux blonds dissimulaient son front. De ses yeux étroits, très espacés sur sa figure, il regarda le président de la commission approcher.

« Quel est le problème ? exigea de savoir Glystra d'un ton sec. Qu'est-ce qui se passe ?

— Aucune idée, M. Glystra. J'ai voulu entrer et j'ai trouvé la porte fermée à clef.

— Le navire semble en perdition, comme prêt à s'écraser !

— Vous tracassez pas pour ça, M. Glystra, on a le système de secours pour atterrir... tout automatisé. Il y aura peut-être une méchante secousse, mais, si on reste assis dans le salon, on risque pas grand-chose. »

Il saisit avec douceur le bras de Glystra qui se dégagea et revint vers la porte : inamovible, comme partie intégrante de la paroi.

Il redescendit l'escalier au pas de course, se maudissant de n'avoir pris aucune précaution contre ce genre de risque. Se poser sur la Planète Géante ailleurs que dans l'Enclave serait une tragédie, une débâcle, un cataclysme. Il s'immobilisa au seuil du salon. Un brouhaha l'accueillit, des visages blafards se tournèrent vers lui. Cloyville, Darrot, Pianza, Bishop, Ketch, Hidders, la nonne — tous étaient là. Il courut à la salle des machines dont la porte céda devant son coup d'épaule. Corbus, le chef mécanicien de bord au caractère bon enfant, le repoussa sans violence.

« Il faut embarquer dans les canots de sauvetage ! aboya Glystra.

— Plus de canots de sauvetage.

— *Plus de canots de sauvetage ?!* Qu'est-ce qui leur est arrivé ?

— Éjectés. On n'a plus qu'à rester à bord.

— Mais le capitaine, le second...

— Ils ne répondent pas au téléphone.

— Mais qu'est-ce qui se passe, enfin ? »

Une sirène, qui satura de vacarme l'atmosphère déjà tendue dans la lumière vacillante, noya la réponse de Corbus.

Abbigens pénétra dans le salon. Il jeta un coup d'œil à la ronde d'un air triomphant et salua quelqu'un de la tête. Qui ? Glystra tourna la sienne. Trop tard. Figures blêmes, bouche bée. Leur succéda une image qu'il ne devait jamais oublier : la porte se rabattit soudain, le second apparut en titubant, la main levée comme pour se masser la gorge, le visage de la couleur d'une patate crue, d'horribles rubans sombres striant le devant de sa tenue. Il pointa un doigt tremblant accusateur vers le radio. Le sang gronda dans ses poumons, ses genoux cédèrent sous lui et il s'effondra. Sa main retomba, dévoilant un sourire sanglant sous son menton.

Glystra dévisagea l'homme trapu aux cheveux blonds qui lui retombaient sur le front en mèches drues.

Des ombres noires filèrent en flèche derrière les hublots. Dans une explosion formidable, le parquet se souleva. Les lumières s'éteignirent pour de bon ; quelqu'un poussa un cri rauque.

Glystra rampa sur le pic dentelé qui était jadis le sol du salon. Des cloisons s'abattaient ; il perçut un déplacement vif dans l'obscurité, entendit un fracas de tonnerre, éprouva une douleur fulgurante...

Glystra reprit conscience comme une poutre gonflée d'eau remonte à la surface. Il ouvrit les yeux ; son cerveau parvint à analyser ce qu'il voyait.

Il gisait sur une couchette basse au fond d'une maisonnette aux murs de bois. D'un sursaut fiévreux, il se redressa sur un coude, regarda par la porte ouverte et se dit qu'il contemplait le plus beau panorama de sa vie.

Il apercevait une pente verdoyante, étoilée de fleurs jaunes et rouges, qui montait vers une forêt. À travers le feuillage, on devinait les pignons d'un village, des pignons bizarres, en bois sculpté d'un brun sombre. Une clarté vibrante d'or blanc inondait le paysage ; chaque couleur scintillait tel un joyau.

Trois jeunes femmes en costume de paysanne traversèrent son champ visuel ; elles dansaient une gigue endiablée qui secouait en tous sens leurs jupes en cloche bleues et rouges. Il entendit de la musique — les flonflons d'un concertina, les notes détachées d'une mandoline et d'une guitare.

Il se rallongea sur sa couche, ferma les yeux. Une image de l'âge d'or. Un rêve magnifique.

Un bruit de pas le réveilla. Sous ses paupières mi-closes, il vit entrer dans la maisonnette Pianza et Cloyville, l'un bien mis,

**16 - JACK VANCE**

le teint gris, posé, l'autre essoufflé, cramoisi, expansif. Derrière eux venait une jeune fille au teint clair, avec des nattes blondes, qui portait un plateau.

Il prit de nouveau appui avec peine sur ses coudes. « Du calme, Claude, conseilla Pianza d'une voix apaisante. Vous n'êtes pas encore rétabli.

— Il y a des morts ? » demanda Glystra. La faiblesse de sa voix le surprit.

Un silence s'ensuivit.

« Alors ? Qui a dégusté ?

— Les stewards. Ils s'étaient réfugiés dans la coque. La religieuse. Juste avant le crash, elle a dû se précipiter dans sa cabine, qui se trouve maintenant six mètres sous terre. Et bien sûr le capitaine et le second, la gorge tranchée. »

Glystra ferma les yeux. « Il s'est passé combien de temps ?

— Quatre jours environ. »

Il s'accorda un instant de réflexion, sans bouger. « Où en est-on ?

— Le vaisseau est fichu. » Cloyville empoigna une chaise et s'assit. « Cassé en trois. Un miracle qu'il y ait eu des survivants. »

La jeune fille déposa le plateau sur le lit et s'agenouilla pour nourrir Glystra avec une cuillère fendue au milieu.

Il leva les yeux d'un air contrit. « Et moi, j'en suis là ?

— Il fallait s'occuper de vous », dit Pianza. Il tapota la tête de la jeune fille. « Je vous présente Natilien-Thilssa, Nancy pour faire court. C'est une excellente infirmière. »

Cloyville eut un clin d'œil coquin. « Heureux gaillard. »

Glystra s'écarta de la cuillère. « Je peux manger seul. » Il leva les yeux vers Pianza. « Où sommes-nous ? »

L'autre se rembrunit quelque peu, comme s'il avait espéré éviter une discussion sérieuse. « Au village de Jubilith... quelque part près de la pointe nord-est du Beaujolais. »

Glystra pinça les lèvres. « Ça ne pouvait guère être pire. De toute évidence, ils prévoyaient de nous amener plus près de Grosgarth, dans le giron du Bajarnum. » Il se souleva de nouveau sur un coude. « Je suis stupéfait qu'on ne nous ait pas déjà arrêtés. »

Pianza regarda par la porte. « Nous sommes assez isolés et, naturellement, il n'y a pas de communications... Nous l'avons redouté, j'en conviens. »

La scène terrible du salon s'imposa à l'esprit de Glystra. « Où est Abbigens ?

---

**PLANÈTE GÉANTE. L'INTÉGRALE - 17**

---

— Abbigens ? Oh ! parti. Disparu. »

Glystra gémit tout bas. Pianza jeta un coup d'œil anxieux à Cloyville, qui fronça les sourcils.

« Pourquoi ne l'avez-vous pas tué ? » se désola Glystra.

Pianza ne put que secouer la tête.

Cloyville dit : « Il s'est enfui.

— Il avait un complice », reprit Glystra d'une voix faible.

Pianza se pencha en avant, son regard gris scrutateur. « Un complice ? Qui donc ?

— Je ne sais pas. Abbigens a assassiné le capitaine et le second, l'autre a saboté les moteurs et largué les canots. » Il s'agita sur son lit. La jeune fille posa une main fraîche sur son front. « Quatre jours d'inconscience. Extraordinaire.

— On vous a administré des sédatifs pour vous obliger à vous reposer, expliqua Pianza. Vous avez déliré un certain temps. Vous n'arrêtiez pas de sortir de votre lit, de boxer le néant, de hurler. »